

Des symboles et des fêtes nationales pour tou-te-s? Le cas israélien

Eléonore Merza Bronstein (IIAC-LAIOS / De-Colonizer)
Juillet 2017

Quelques mois après sa nomination, le ministre d'État Ghaleb Majadleh, déclenche une tempête médiatico-politique. Dans un entretien qu'il accorde au quotidien *Yediot Aharonot* le 9 mars 2007, le premier Palestinien à devenir membre d'un gouvernement israélien, déclare qu'il refuse de chanter l'hymne national, la *Hatikva*, à la Knesset. Pour marquer le respect qu'il doit, en tant que ministre, il se lève lorsque l'hymne retentit mais refuse de chanter des paroles dans lesquelles, il ne peut, en tant que citoyen palestinien d'Israël, se reconnaître:

Bien sur que je ne chanterai pas l'hymne dans sa forme actuelle. Mais avant de parler de symboles, je voudrais parler d'égalité des chances pour mes enfants... C'est plus important que mon fils ait la possibilité d'acheter une maison et de vivre dans la dignité (...) Les Arabes ne sont pas d'humeur à chanter en ce moment (...)

Les partis religieux, la droite et l'extrême droite israéliennes vont immédiatement réagir pour couper court au renouveau d'un vieux débat qui traverse l'État depuis sa création et qui n'a toujours pas été tranché: la distinction entre citoyenneté, ethnicité et religion en Israël. En d'autres termes, Israël doit-il demeurer l'État des Juifs, l'État Juif ou l'État de tous ses habitants.

Arieh Eldad, de la coalition ultranationaliste *Ichud Leumi* (« Union Nationale ») déclare qu'un individu qui refuse de chanter l'hymne national, et qui ne s'y reconnaît pas, ne doit pas se voir confier une fonction ministérielle. Le député Zevulun Orlev, qui appartient au même parti qu'Eldad (*Moledet*, « Terre natale »¹), demande des excuses publiques pour ce qu'il considère être une « violation claire du serment ministériel garantissant la loyauté à l'État d'Israël et à ses lois ». Certains encore demanderont la démission de Majadleh tandis qu'Avigdor Lieberman n'hésitera pas à ouvertement déclarer qu'il faut « transférer » ce citoyen à l'Autorité Palestinienne. En Israël, ces débats ne sont pas l'apanage des ultranationalistes ou des partisans du « Grand Israël ». vont largement être repris au-delà de l'extrême droite.

¹ *Moledet* est un parti ultranationaliste qui se définit idéologiquement comme héritier du révisionisme de Vladimir Zeev Jabotinsky, teinté de sionisme religieux radical. La coalition *Ichud Leumi* est partisane du « Grand Israël » et prône l'annexion de l'ensemble des territoires occupés et le transfert des Palestiniens d'Israël dans des pays arabes.

Alors qu'il semble effectivement difficile de demander aux citoyens non-juifs de se reconnaître dans un hymne chantant l'âme juive et le retour à Sion (« *Aussi longtemps qu'en nos cœurs, vibrera l'âme juive, et tournée vers l'Orient, aspirera à Sion, notre espoir n'est pas vain, espérance bimillénaire, d'être un peuple libre sur notre terre, le Pays de Sion et Jérusalem* », lorsque Ghaleb Majadleh est interrogée par la présentatrice Liat Reguev sur la première chaîne nationale, cette dernière ne comprend *sincèrement* pas où est le problème:

Ghaleb Majadleh: La Hatikvah parle aux Juifs: 'une âme juive', vous voulez vraiment qu'un Arabe chante une chose pareille?

Liat Reguev: Vous savez, on attend peut-être de quelqu'un qui occupe la fonction de ministre en Israël qu'il s'identifie à tous les symboles de l'État, y compris à l'hymne national...

Ghaleb Majadleh: Où est-il écrit qu'un ministre en Israël doit cesser d'être arabe et se tourner vers une autre religion ou ethnie? Est-ce là l'État éclairé, libre et démocratique que nous voulons voir en Israël? Dites-moi, s'il vous plaît, a-t-on dit à des Juifs qui ont été ministres dans des gouvernements arabes, au Maroc ou ailleurs, au moment où ils étaient nommés qu'ils étaient devenus musulmans? (...) Cet hymne ne me parle pas...

Liat Reguev: Pourquoi pas? Oui, pourquoi pas? Donnez-moi quelques phrases pour que je puisse comprendre pourquoi vous ne pouvez pas vous sentir concerné par cet hymne? Qu'y-a-t-il là qui ne vous concerne pas? Examinons ensemble les paroles, voulez-vous? (...)

La *Hatikva* n'est qu'une illustration de l'ethnicisation de l'iconographie nationale. Le drapeau israélien, par exemple, est marqué d'un symbole doré du judaïsme: le *Magen David* (le « bouclier de David », *i.e.* l'étoile de David) représente dans la tradition juive, l'emblème du Roi David. Personnage biblique qui va devenir Roi du Peuple d'Israël, il est celui qui, à la tête de ses armées, parvient à vaincre définitivement toutes les nations alentours en établissant l'influence d'Israël de l'Égypte jusqu'à l'Euphrate.

L'emblème national est orné d'une *menorah* (candélabre à sept branches des Hébreux), symbole de l'identité juive depuis plus de trois mille ans. La menorah représentée sur l'emblème est semblable à celle gravée sur l'arc de Titus. La monnaie israélienne, le shekel, est enfin également très emprunt de symboles de l'historiographie juive. Sur la pièce de dix shekels on peut lire, en hébreu moderne et en hébreu ancien, une expression qui figurait sur une pièce antique juive « *Pour le salut de Sion* ». Parmi les plus usités, le billet de vingt shekels est illustré par un portrait de Moshe Sharett, leader du Yishuv et second Premier ministre d'Israël, au dos du billet sont représentés des volontaires juifs de la seconde guerre mondiale. Le billet de cinquante shekels est orné, lui, du portrait de

Shmuel Yossef Argon, premier écrivain de langue hébraïque, coiffé d'une kippa. Enfin, le billet de cent shekels représente Yitzhak Ben-Zvi qui fût Président d'Israël entre 1952 et 1963 mais surtout l'un des fondateurs de Bar-Guiora.

L'iconographie officielle de n'importe quel État est souvent porteuse de symboles forts d'une histoire dans laquelle, par définition, l'ensemble de ses citoyens ne peut nécessairement se reconnaître. Quand Israël ne prend en considération qu'une historiographie excluante pour une large partie de sa population, elle ne diffère guère d'autres pays. Mais la réaction de Liat Reguev est à l'image de celle d'une majorité de citoyens juifs d'Israël. Non seulement ils ne comprennent pas comment ces citoyens ne peuvent pas se reconnaître dans des symboles nationaux mais ils n'envisagent pas même que cette reconnaissance à des symboles, non pas simplement nationaux mais ethniques, puisse être problématique pour tous les citoyens non-juifs.

Le cas des fêtes nationales ou des commémorations ne fait pas exception.

Dans un document des archives en ligne du Ministère israélien des Affaires Étrangères, on peut lire:

Les fêtes juives, dont l'origine remonte à l'antiquité, sont intensément célébrées en Israël de diverses façons. Se traduisant par des usages et des coutumes, traditionnels ou non, elles impriment leur marque à de nombreux aspects de la vie nationale. Les fêtes juives sont les « repères » par lesquels les israéliens ponctuent l'année (...) Ainsi, Israël, à travers la diversité de sa population et de ses modes de vie, célèbre le cycle des fêtes juives tout en soulignant le caractère juif du pays et sa centralité pour le judaïsme.²

Il est en effet, dans les pratiques quotidiennes, célébrations et jours fériés, bien difficile de séparer israélité et judéité. Le jour de repos hebdomadaire est fixé au shabbat, principe fondamental du judaïsme dont l'observance est mentionnée à des nombreuses reprises dans la Torah³. De la tombée du jour le vendredi à celle du samedi, les transports publics sont interrompus, les écoles et entreprises fermés, les services publics réduits au

² « Jewish Festivals and Days of Remembrance in Israel », (en ligne), Israeli Ministry of Foreign Affairs, 2003.

³ Ses références les plus connues sont sans doute celles qu'on trouve dans l'Exode (20:9): « *Tu travailleras six jours et tu feras tout ton ouvrage. Mais le septième jour est le jour du repos de l'Éternel, ton Dieu : tu ne feras aucun ouvrage, ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni ton bétail, ni l'étranger qui est dans tes portes. Car en six jours, l'Éternel a fait les cieux, la terre et la mer, et tout ce qui y est contenu, et Il s'est reposé le septième jour : c'est pourquoi l'Éternel a béni le jour du repos et l'a sanctifié* » et le Deutéronome (5 :12-15): « *Observe le jour du repos, pour le sanctifier, comme l'Éternel, ton Dieu, te l'a ordonné. Tu travailleras six jours et tu feras tout ton ouvrage (...) Tu te souviendras que tu as été esclave au pays d'Égypte, et que l'Éternel, ton Dieu, t'en a fait sortir à main forte et à bras étendu : c'est pourquoi l'Éternel, ton Dieu, t'a ordonné d'observer le jour du repos* ».

minimum. La fête de Rosh Hashanah marque le début de l'année juive, et par la même occasion l'année civile.

Huit jours après débutent les commémorations de Yom Kippour (le jour du « Grand pardon »), suivi, cinq jours plus tard de Souccot (la fête des Tabernacles) qui rappelle l'exode d'Égypte⁴. Tous les écoliers israéliens ont huit jours de vacances pour Hannouka (la fête des Lumières) qui commémore le triomphe des Juifs sous la direction des Maccabéens sur les Grecs (164 av. JC). Ils plantent des arbres pour la fête de TuBichvat, mentionnée dans les sources rabbiniques comme le nouvel an des arbres. Pourim, pour lesquels d'autres congés sont accordés, rappelle la délivrance des Juifs dans l'Empire perse d'Artaxerxés. La sortie d'Égypte et la libération de l'esclavage sont fêtés à l'occasion de Pessah (pâque juive). Six semaines après Pessah, Shavuot commémore le don de la Torah au Sinaï, à cette occasion un immense rassemblement d'ultra-orthodoxes est organisé, pour une nuit complète d'étude, devant le Mur des Lamentations

En dehors des fêtes juives à proprement parler, on peut relever différentes typologies de commémorations en Israël. Le politiste Ilan Greilsammer établit une distinction, en particulier, entre fêtes non traditionnelles mais au contenu ouvertement juif et fêtes non-traditionnelles, non-juives mais israéliennes *stricto sensu*⁵.

Les quatre commémorations les plus importantes sont la journée du souvenir de la Shoah (*Yom HaShoah*)⁶, celle du souvenir des soldats tombés pour la défense d'Israël et des victimes du terrorisme (*Yom HaZikaron*), le jour de Jérusalem (*Yom HaYirushalaïm*) et bien sûr, le jour de l'indépendance (*Yom Haatsma'ut*). Ces fêtes, qui sont des constructions modernes israéliennes, font appel à des sphères d'identification différentes mais sont pourtant célébrées dans l'ensemble du pays.

Yom HaShoah qui rappelle la mémoire des six millions de victimes juives du nazisme pour lesquels une sirène retentit à dix heures du matin dans l'ensemble d'Israël et marque deux minutes de silence. Que je me sois trouvée à Tel Aviv, dans les villages tcherkesses ou au milieu de travailleurs palestiniens à Jérusalem pendant cette commémoration, il est saisissant d'assister à ces deux minutes de silence. Le pays entier se fige, les automobilistes et les chauffeurs de bus coupent leur moteurs et descendent de leur véhicule, les piétons s'arrêtent à l'endroit exact où ils se trouvent lorsque la sirène retentit, les employés de bureau cessent toute activité, les gens se lèvent de leur table de café, les personnes âgées sont en larme. La rue israélienne se souvient et se recueille pendant deux minutes. Puis chacun reprend immédiatement son activité frénétique sitôt la fin de la sirène. Lorsque je racontais à des collègues israéliens que j'avais constaté que les travailleurs palestiniens qui m'entouraient lorsque la sirène avait retentit s'étaient alors également recueillis et marquaient leur respect de la même façon que les autres passants,

⁴ Respectivement mentionnés dans le Lévitique 23: 26-32 et 23: 24.

⁵ Ilan Greilsammer, 2007.

⁶ De nombreux travaux ont déjà été consacrés à la place de la Shoah dans l'historiographie israélienne, on peut, par exemple, se référer à Idith Zertal 2008 [trad. française, paru en hébreu en 2002 sous le titre *HaUmah ve HaMayvet, Istorïa, Zikaron, Politika*], *La nation et la mort. La Shoah dans le discours et la politique d'Israël*, Paris, La Découverte.

ils eurent de la peine à me croire. Quand je leur demandais en quoi cela était si surprenant, l'un d'eux me dit: « *Mais parce que ce n'est pas leur problème* ».

Je lui demandais alors s'il pensait que les Palestiniens ne pouvaient être sensibles à une histoire qui n'était pas directement la leur, sa réponse fût spontanée: « (...) *Pourquoi se soucieraient-ils de la Shoah ? Chacun son histoire, chacun sa catastrophe* (...) ».

Je lui demandais alors s'il pouvait s'imaginer, lui, marquer deux minutes de silence pour commémorer la *Nakba* (la « catastrophe » en arabe, qui désigne l'expulsion de près de 750 000 Palestiniens en 1948). Il me répondit, très agacé : « (...) *tu ne peux pas comparer la Shoah avec la 'Nakba', ça n'a rien à voir, nous n'avons jamais mis en place une politique de destruction massive des Palestiniens parce qu'ils étaient Palestiniens* (...) ».

Je lui répondais que je ne dressais pas de parallèle entre « Shoah » et « Nakba » mais entre deux mémoires traumatiques et la façon dont « l'autre » pouvait s'en saisir. Ne pouvait-on se souvenir, et marquer le souvenir, que d'une histoire que nous avons personnellement vécue? Je savais que ce collègue était originaire d'une famille juive d'Irak. Pensait-il que les Juifs mizrahim (des pays arabes), qui n'ont pas été génocidés par les nazis, ne pouvaient pas « vraiment » marquer et respecter le souvenir de la Shoah? La Shoah n'était-elle qu'une histoire juive ashkenaze d'Europe?

Fin de non recevoir, j'avais pour lui comparer l'incomparable.

En Israël, les douleurs et les catastrophes sont en concurrence, et on peine à reconnaître celles de l'Autre. Pourtant les minorités non-juives sont sommées de marquer leur solidarité avec la mémoire hégémonique. Il est attendu d'un Palestinien, d'un Tcherkesse ou d'un Druze qu'il marque le souvenir de la Shoah, par exemple, tandis qu'il est hors de question pour le public juifs de commémorer l'épisode le plus traumatique du peuple palestinien: la *Nakba*. Il ne s'agit pas d'amoindrir ou de nier sa propre douleur en reconnaissant celle de l'autre, mais d'entendre que le traumatisme peut être vif pour l'autre. Jamais, en Israël, on ne verrait des Palestiniens « fêter » la Shoah en moquant les morts juifs et en levant leur verre à « une prochaine Shoah », comme on a pu voir l'extrême droite israélienne (menée par un député de la Knesset) le faire lors des commémorations de la *Nakba* à l'université de Tel Aviv par exemple.

Dans les villages tcherkesses sur lesquels j'ai travaillé, à Kfar Kama et à Reyhaniya, il paraît normal aux habitants de marquer les commémorations. Le directeur de l'école élémentaire de Reyhaniya m'expliquait:

C'est tout à fait normal pour nous de marquer notre respect pour *Yom Hashoah*. Nous ne l'avons pas vécu bien sûr mais beaucoup de gens ici [en Israël, ndlr] ont été confrontés à cette horreur (...) Nous ressentons que nous appartenons à Israël, nous fêtons *Yom HaZikaron*, *Yom Haa'tsma'out* et aussi *Yom HaShoah*, nous organisons des visites à Yad Vashem pour que nos élèves connaissent l'histoire du pays⁷.

⁷ Entretien R.G, Reyhaniya, le 23 juin 2009.

Et si les villages tcherkesses marquent les commémorations du souvenir de la Shoah en signe de respect pour la douleur des *autres*, la célébration de Yom HaZikaron possède une toute autre signification. En 2008, j'assistais aux cérémonies du souvenir des soldats morts pour Israël au village de Kfar Kama. Si un recueillement discret était marqué pour le souvenir de la Shoah, l'émotion était plus grande et les cérémonies empruntées de plus de solennité pour honorer la mémoire des soldats tombés (*fallen soldiers*) car la communauté tcherkesses a perdu des hommes au combat.

Au village, comme dans tout le pays, on se souvient de ses morts depuis 1963 – date à laquelle cette célébration prit un caractère officiel⁸ – en deux temps.

La veille du 4 Lyar, puisque la cérémonie suit le calendrier hébraïque, une sirène retentit à 20h. C'est le Ministère de l'éducation qui fixe l'organisation des cérémonies et donne les instructions : à sept heures du matin, le drapeau est levé à mi-mât, l'ensemble des enseignants et des élèves est réuni à partir de huit heures et débutent les commémorations. À 11h, tandis que la sirène retentit, deux minutes de silences sont observées et à 18h30, le drapeau est à nouveau levé mais cette fois de toute sa hauteur. Une enseignante du village, qui a elle même perdu un frère lors de la première guerre du Liban, me disait :

Non seulement nous rendons hommage à nos soldats mais c'est là que je me rends compte que nous sommes vraiment israéliens et que nous avons liés notre destin à ce pays. En ce moment, nous faisons exactement comme tous les israéliens, à Kfar Kama ou à Kfar Tavor, à cette heure là, nous partageons la même tristesse⁹.

Ces célébrations dépersonnalisent le deuil et le font entrer dans la sphère publique et collective. Les instructions du Ministère – qui subirent quelques modifications au lendemain de la guerre de 1967 – sont d'ailleurs claires:

Nous pleurons aujourd'hui la mort de nos héros et nous nous sentons fiers de leur héroïsme et de leur dévouement. Les champions d'Israël sont allés combattre pour la liberté les yeux grand ouverts, et dans leur mort, ils nous imposent de vivre¹⁰.

⁸ Depuis 1998, il est étendu aux victimes militaires ou civiles d'attentats. *Yom HaZikaron* est donc devenu *Yom HaZikaron LeHalalei MaArakhot Israel Ulenifgaei Peulot Eiva* (littéralement : « les victimes des opérations de haine »).

⁹ Entretien M.J, Kfar Kama, le 7 mai 2008.

¹⁰ Instructions du Ministère de l'Éducation, 30 avril 1968, p.10. Citées dans Meira Weiss, « Bereavement, commemoration and collective identity in contemporary Israeli society », 1997, p.93.

Parmi les deux textes les plus souvent lus à l'occasion de cette commémoration, le *Yizkor* rappelle :

Que Dieu se souvienne des hommes et des femmes valeureux qui ont bravé le danger mortel durant les jours de lutte à la veille de la création de l'État d'Israël et les soldats qui sont tombés au cours des guerres d'Israël. Que le peuple d'Israël les chérisse et s'en souvienne, pleurons la splendeur de leur jeunesse, leur altruisme, leur dévouement et la dignité de leur sacrifice, qui sont morts sur le champ de bataille. Que les courageux et loyaux héros de la liberté et de la victoire soient scellés à jamais dans le cœur de tout Israël, pour cette génération et celles à venir¹¹.

L'anthropologue israélienne Meira Weiss souligne que si cette commémoration a pour objectif de faire de la nation entière une famille endeuillée, elle demeure problématique car elle réduit la nation et ses membres à la participation à l'armée et à la mort au combat.

La fin des commémorations de *Yom HaZikaron* coïncide avec le début de celles du Jour de l'indépendance (*Yom HaAstamout*) et cela ne tient pas au hasard des calendriers: ces trois cérémonies qui se succèdent se déroulent de la même façon dans tout le pays. Meira Weiss y lit un discours narratif israélien qui s'articule autour d'un triple axe: la destruction (*Yom HaShoah*), le sacrifice (*Yom HaZikaron*) et le salut (*Yom Ha'astamout*)¹².

Cette triple modalité d'identification sied parfaitement aux Tcherkesses, et en particulier celle concernant le sacrifice. Il est très probable qu'ils puissent, par exemple, se retrouver dans l'éthos sioniste de la « belle mort ». L'historienne israélienne Idith Zertal illustre ce concept grec dans l'historiographie sioniste autour de la connexion établie, notamment par David Ben Gourion, entre la bataille de Tel Haï et l'héroïsme des combattants du Ghetto.

À de nombreuses reprises, les Tcherkesses avec lesquels j'ai pu m'entretenir mettaient un point d'honneur à mettre en scène l'héroïsme de leurs ancêtres contre l'occupant russe. On se rappelle des témoignages sur les résistants, les combats des derniers guerriers contre la Russie ou le récit de ces femmes préférant jeter leur nourrisson sur les soldats plutôt que de les laisser se faire tuer par l'ennemi. La guerre, la résistance puis l'exode sont autant de temps de l'histoire qui revêtent un rôle majeur dans la construction de la mémoire collective tcherkesse en diaspora.

¹¹ [Trad. personnelle].

¹² Meira Weiss, 1997, *loc.cit.*

